

LES TALISMANS

DE

LA BEAUTÉ

PAR

LOUIS CLAYE

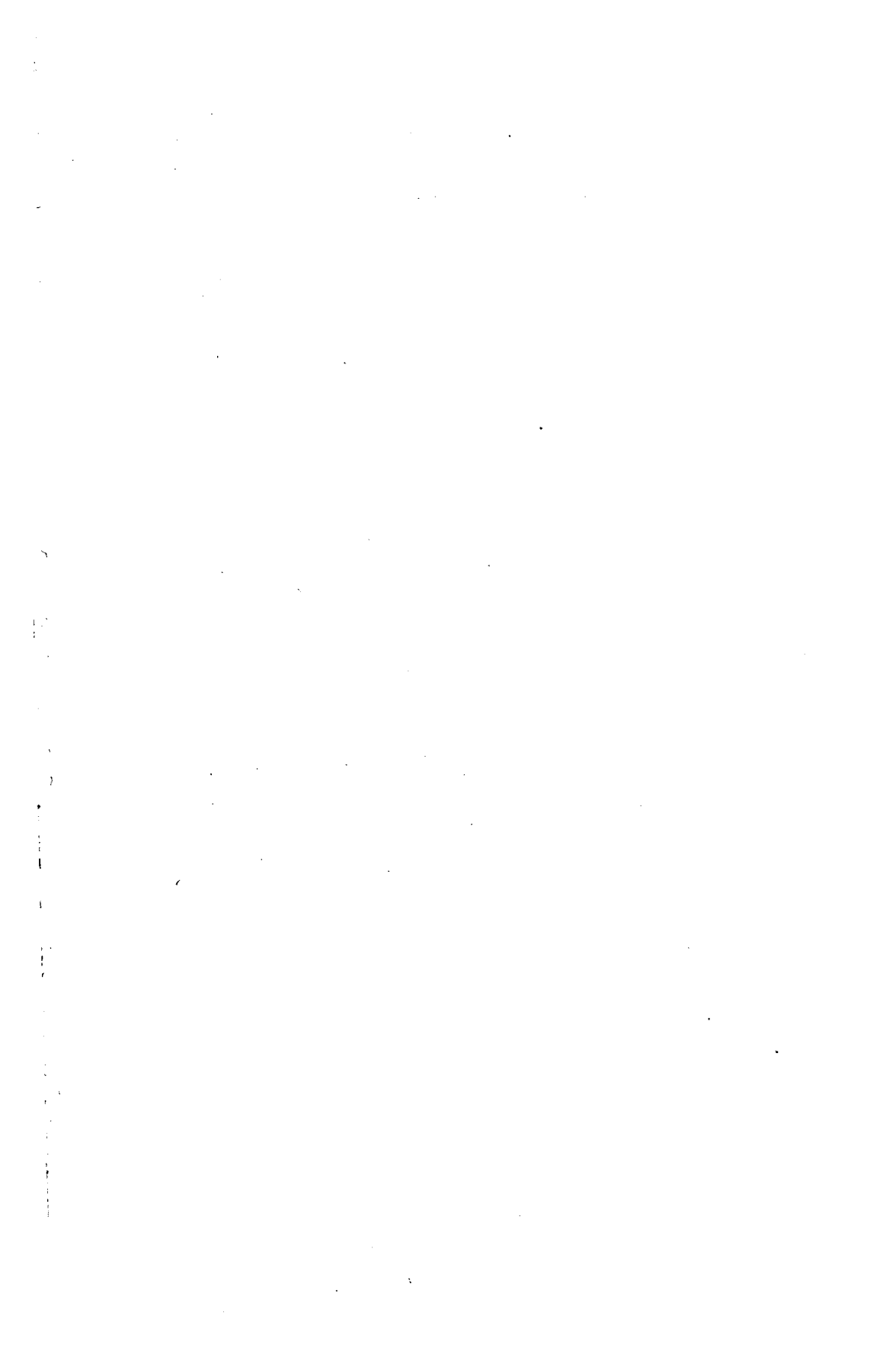
De la maison Violet, parfumeur, fournisseur breveté de Leurs Majestés l'Impératrice
des Français et la Reine Isabelle II d'Espagne.



PARIS

CHEZ L'AUTEUR, RUE SAINT-DENIS, 317
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1861



AVANT-PROPOS.

Simple industriel, aimant mon art et peu ambitieux de m'élever au-dessus de ma sphère, j'ai hésité longtemps avant de publier ce livre, quelque modeste qu'il soit. Le désir et la certitude d'être utile me déterminent seuls. Il me semble d'ailleurs qu'en écrivant ces détails sur l'origine des parfums et des cosmétiques, qu'en indiquant leurs propriétés et leur action sur l'organisme, et en donnant quelques conseils sur leur emploi, je ne sors pas de mon rôle, je le complète.

On me pardonnera si, en traitant de la parfumerie, je suis obligé d'entrer dans quelques considérations qui paraissent appartenir à un ordre de science plus élevé. La parfumerie est, en effet, à la cosmétique, — ou à l'art de conserver la beauté, — ce que la pharmacie est à la médecine. Elle repose sur les sciences anatomiques, physiologiques et thérapeutiques, aussi bien que sur les découvertes de la chimie organique et de l'histoire naturelle, et les progrès des unes amènent le progrès de l'autre. C'est parce que cette vérité,

— que la maison dont j'ai l'honneur d'être propriétaire a toujours prise pour base de sa méthode et de sa fabrication, — a été trop oubliée ou trop négligée, que notre art reste encore généralement livré à la pratique routinière et au charlatanisme.

Un fait constant qui nous a toujours frappé dans notre pratique commerciale, m'a surtout décidé à publier cet opuscule : c'est la légèreté indifférente qu'apporte le public dans le choix des parfums et des cosmétiques qui servent à sa toilette ; l'imprudence avec laquelle il emploie les préparations les plus dangereuses lorsqu'elles sont vantées par de mensongères assertions. Les gens du meilleur monde, les dames les plus délicates, ne recherchent, dans les cosmétiques, que la suavité du parfum, les apparences qui flattent le mieux leur sensibilité et leur goût, s'inquiétant peu de leurs propriétés réelles, ignorant l'influence salutaire ou funeste qu'ils exercent sur leur santé, leur beauté, leur caractère. Combien de femmes, manquant de sages conseils qui les éclairent et dirigent leurs fantaisies, paient de la perte de leur beauté la confiance qu'elles accordent aux assertions de l'annonce ou aux caprices de la mode !

A ce mal un seul remède est possible : détruire le préjugé qui range la parfumerie parmi les arts indus-

triels qui obéissent seulement au goût et à la mode, et ont peu d'influence réelle sur la santé et la conservation de la beauté ; indiquer l'origine, la composition des cosmétiques et les effets qu'ils produisent ; dénoncer les honteuses sophistications qui déshonorent la parfumerie et les dangers que présente l'usage de quelques-unes de ses préparations les plus vantées ; désigner celles qui jouissent des propriétés les plus salutaires, les plus efficaces ; apprendre enfin à chacun à connaître et à choisir les parfums et les cosmétiques qui conviendront le mieux à sa constitution, à son tempérament et à son âge.

Cette tâche est sans doute grande et difficile ; nous avons cependant essayé de la remplir, en résumant les données de la science, les enseignements de l'histoire et les observations d'une longue expérience recueillies et relatées avec le plus grand soin dans les registres de notre maison. Pussions-nous avoir réussi nous aurons rendu un service immense à l'hygiène et à la santé publique.

Un autre motif simplement industriel nous fait hâter cette publication et influera un peu sur sa forme. Depuis longtemps nos clients nous demandent un catalogue raisonné des produits de la maison Violet, qui soit pour eux un guide dans le choix de la bonne et

élégante parfumerie, et leur permette de se mettre facilement en garde contre d'habiles contrefaçons qui souvent trompent leur attention. Ce livre répondra mieux à leurs désirs qu'une aride nomenclature, son plan nous permettant d'entrer dans quelques aperçus généraux de fabrication qui feront mieux comprendre la valeur réelle de chaque préparation en particulier.

Sans prétention littéraire aucune, mais nous rappelant que nous écrivons pour les gens du monde, nous avons éloigné de notre œuvre les études trop techniques, leur préférant les récits historiques, les piquantes anecdotes, de curieux détails de mœurs souvent plus instructifs et surtout plus attrayants. Que nos lectrices parcourent parfois, sans trop d'ennui, ce modeste livre, elles y apprendront l'art précieux de conserver leur beauté, — la plus douce et la plus charmante des puissances, — et y trouveront des conseils qui préserveront leur santé des atteintes les plus funestes.

CHAPITRE PREMIER.

ESQUISSE HISTORIQUE.

Vous ferez un parfum composé de toutes ces choses, selon l'art du parfumeur, qui étant mêlé avec soin, sera très-pur et très-digne de m'être offert.

Exode, ch. XXX, v. 35.

Lorsque le soleil surgit à l'horizon, rendant à la nature la vie, la chaleur, la lumière, les bruits sinistres des hôtes de la nuit se taisent au désert, les vents s'arrêtent; un immense recueillement semble s'emparer de tous les êtres, puis un frémissement parcourt les airs, le chant des oiseaux éclate, des myriades d'insectes bourdonnent, chaque feuille bruit sur l'arbre et dans l'herbe, et les fleurs, ouvrant leurs corolles aux caresses du premier rayon, lui livrent les plus suaves parfums, doux et mystérieux travail de leur nuit. C'est la prière de l'aurore au maître de la création; un recueillement égal saluera le soir sa dis-

parition; et les fleurs, qui peut-être n'auront pas une seconde journée, semblent réserver pour cette dernière heure leurs arômes les plus riches et les plus vifs.

Ce poétique phénomène, qui, toujours répété et toujours saisissant, frappe si grandement l'imagination orientale, a sans doute inspiré aux fondateurs des religions de mêler les parfums aux cérémonies du culte et de les offrir à la Divinité avec la prière. Certains ont trouvé à cet usage un motif moins élevé. Les temples des anciens et les premières églises étaient toujours infectés des émanations produites par les animaux qu'on y immolait ou par l'exhalaison des cadavres qu'on y enterrait; en brûlant des baumes et des résines sur l'autel des parfums, on combattait l'odeur désagréable de l'autel des sacrifices et l'effet funeste de ses miasmes. Moïse prescrit avec soin le parfum qui doit remplir le tabernacle de ses arômes : il devait être composé de canne aromatique, de stacté, de galbanum, d'onyx et de l'encens le plus luisant par parties égales et triturés selon l'art du parfumeur. Ce mélange était réservé à Dieu seul : l'Israélite qui en aurait fait pour son plaisir devait périr au milieu de son peuple.

L'histoire liturgique des parfums serait fort intéressante, mais nous entrainerait trop loin de notre cadre et de notre sujet. Les parfums ont brûlé devant tous les dieux qu'a su se créer l'imagination humaine;

chaque divinité, depuis Brama le dieu aux mille incarnations que vénère l'Hindoustan, depuis Jupiter olympien qu'adoraient Rome et la Grèce, jusqu'au hideux fétiche devant lequel la peur courbe le cannibale, a des parfums et des guirlandes qui lui sont spécialement consacrés. La myrrhe et l'encens figuraient parmi les présents que les mages offrirent au Messie, dont les pieds furent arrosés par Madeleine du nard le plus précieux; l'encens, le nard et les huiles parfumées servent encore aux cérémonies chrétiennes. Nous ne relatons pas ces usages pour discuter la valeur des mythes, mais simplement pour constater la haute antiquité de *l'Art du Parfumeur*, comme le désigne la Bible.

Élevé par les prêtres et les savants d'Égypte, initié aux mystères, Moïse apprit d'eux la science des parfums et la connaissance des propriétés dont les Égyptiens faisaient une application si merveilleuse dans l'embaumement de leurs momies, et les transmit aux Israélites. La Bible, ses commentaires et la tradition hébraïque témoignent du grand rôle que jouaient les parfums dans les mœurs de ces peuples; ils contiennent de nombreuses formules de cosmétiques qui seraient encore aujourd'hui d'un excellent effet. Les moines caloyers du Liban prétendent avoir hérité de la vraie préparation et les tenir du prophète Élie leur fondateur. Telle recette qui se vend du reste aujourd'hui comme une invention nouvelle

nous est arrivée à travers les âges, en changeant de nom à chaque génération, suivant les caprices de la mode ou le besoin de l'industriel qui l'exploite.

La grande préoccupation des premiers législateurs fut de frapper vivement l'imagination du peuple, pour arriver à sa raison, incapable encore de comprendre les données de la science pure. Les prescriptions hygiéniques furent déguisées sous la loi religieuse; les purifications, les onctions d'huiles, de graisses et de parfums, les ablutions formèrent la base du culte antique, comme elles forment encore la base du culte créé par Mahomet et des religions orientales. Tout bon musulman coupe sa journée par cinq ablutions et cinq prières. L'Hindou se croit impur s'il ne se plonge deux fois par jour dans les eaux du Gange. La piscine qui servait dans le temple aux purifications des femmes de Jérusalem, se retrouve aux îles Havāi; une fontaine sacrée la remplace.

Amoureuse de la forme, la Grèce fit un culte à la beauté, que Platon appelle le privilège de nature. Vénus et les Grâces, adorées à Cythère, eurent, sous différents noms, des autels dans le monde entier. Homère fait de son héros Achille, le plus beau des Grecs; les vieillards de Troie s'inclinent avec admiration devant Hélène; les Athéniens sont fiers de la beauté d'Alcibiade, et à Lacédémone même, l'austère législation de Lycurgue proscrivait la laideur et

forçait le roi Archidamas de répudier une femme à laquelle Vénus et les Grâces avaient refusé leurs faveurs.

Chez ces peuples, l'art de conserver la beauté devait donc avoir une origine divine. La mythologie rapporte que la nymphe OEnone ayant surpris les secrets de la toilette de Vénus, les dévoila à Paris, son amant, et que le plus beau des Troyens les ayant révélés à Hélène, celle-ci les apporta aux dames de la Grèce.

Hélène, qui avait appris d'une femme d'Égypte à préparer le divin népenthès qu'elle versait à ses hôtes pour remplacer par des idées et des images riantes les pénibles souvenirs qui les attristaient, avait aussi appris d'elle la plupart des secrets qu'elle transmit aux dames de la Grèce. Il suffit, en effet, de voir au Louvre la multitude d'ustensiles dont les Égyptiens se servaient pour leur toilette, pour se convaincre que beaucoup de ces meubles, qui remontent avant Moïse et la fondation de Troie, ne pouvaient servir qu'à conserver des essences et des parfums de différentes sortes.

Gravés sur des tables de bronze et de marbre, les préceptes de la cosmétique furent placés dans les temples d'Apollon, de Vénus et d'Esculape. Les poètes, les historiens, tous les écrivains anciens sont pleins des miraculeux effets produits par l'emploi des recettes inscrites dans le temple de Delphes ou conser-

vées à Cythère. Linnus, Hésiode et les autres poètes orphéiques révélèrent, eux aussi, les secrets de la cosmétique. Aspasia en écrivit un traité complet, et fut elle-même, aux yeux du siècle de Périclès, le plus élatant témoignage de l'efficacité de la science qu'elle enseignait. Cléopâtre, dont la beauté captivait Antoine, domptait César et faisait donner à l'esclave sa vie pour une de ses faveurs, écrivit aussi une cosmétique dont Galien nous a conservé des passages; mais ce fut Criton l'Athénien qui épuisa la matière des cosmétiques, et fit, d'après le témoignage de Galien, d'Aristarche et de tous les auteurs qui en parlent, une science réelle basée sur les principes les plus vrais et les connaissances les plus positives. Ces ouvrages se sont malheureusement perdus, et comme la médecine, la cosmétique a dû se former sur des données nouvelles.

Pline et Ovide nous ont cependant transmis de nombreuses formules de cosmétiques. Ovide conseille surtout l'usage de l'orge, de l'eau, des œufs, des oignons, de l'arisse, de la gomme, du miel, de l'encens, de la myrrhe, du fenouil, de la rose, du sel ammoniac, des payots et même de la céruse, et donne une manière d'opérer que la routine a perpétuée jusqu'à nos jours chez beaucoup de parfumeurs. En nous donnant la liste de tous les parfums employés de son temps, Pline vante surtout le parfum royal, dont on attribuait la recette au roi des Parthes, et dans lequel en-

trent vingt-quatre substances, toutes encore plus ou moins employées en parfumerie.

Criton l'Athénien écrivait du reste, sous la domination romaine, à l'époque où Rome impériale jetait au vent de ses caprices toutes les richesses de l'univers. La cosmétique avait alors quitté le sanctuaire et était devenue une des industries les plus importantes et un des luxes les plus grands de sa fastueuse existence.

Malgré le haut prix des parfums, on mettait la plus grande prodigalité dans leur emploi ; on arrosait avec de l'eau parfumée les murailles des étuves ; dans les festins les plafonds s'ouvraient pour laisser tomber sur les convives une rosée de parfums, et aux cirques, l'immense velarium qui abritait les cent mille spectateurs, faisait tomber sur eux une pluie parfumée qui combattait les âcres et fauves émanations de l'arène. A l'armée même les aigles et les enseignes étaient parfumées les jours de fête et de bataille.

Le cabinet de toilette d'une matrone romaine fut converti en une espèce de laboratoire où se voyaient de nombreux instruments destinés au travail mystérieux d'une réparation quotidienne ; c'était là que, loin des regards indiscrets, et faisant des ressources de la cosmétique sa principale et presque sa seule étude, elle entourait sa beauté, déjà si provoquante, de tous les raffinements du luxe, de toutes les recherches de l'élégance. Nous aurons occasion, en étudiant les différents cosmétiques et leur application, de pé-

nétrer souvent dans ces cabinets des beautés romaines. Nous les verrons employer l'ambre, le musc, la myrrhe, le benjoin, les aromes dérobés aux fleurs, les huiles adoucissantes, les lotions toniques, comme nous les employons aujourd'hui, et nous y trouverons, hélas ! autant de préparations pernicieuses ou trompeuses que sur la table de toilette d'une élégante parisienne. Sénèque leur reprochait, un peu trop brutalement peut-être, le temps qu'elles perdaient dans ces futiles occupations, et Clément d'Alexandrie assure que les femmes les plus élégantes passaient leur journée entre le peigne et le miroir. On ne saurait adresser de tels reproches aux élégantes de nos jours, encore moins rappeler, en parlant d'elles, les sanglantes colères que le satirique latin flétrit si énergiquement, et qui livraient aux mains du bourreau, toujours debout à la porte de la salle, l'esclave maladroite qui avait mal fixé une boucle de la chevelure ou négligemment formé le nœud tyrien sur le cothurne ; mais peut-être nous pardonneront-elles de leur dire avec le tendre Ovide : Craignez l'abus des cosmétiques et surtout n'en employez jamais dont la préparation inconnue reste livrée à un obscur empirique.

Nous avons voulu d'abord chercher l'origine de la cosmétique au berceau classique de la civilisation actuelle en Grèce et à Rome ; mais elle vient de partout et est née partout. Le jour où la femme comprit que, jeune, elle devait charmer et plaire, et que, vieille,

elle devait tâcher de ne pas déplaire, la cosmétique naquit chez tous les peuples. Le souffle de la brise effeuillant une rose dans la fontaine où se baignait Ève la blonde, lui révéla le premier secret de la cosmétique, et elle transmit la leçon à ses descendants ; les voluptueuses et charmantes filles de Taïti n'en connaissaient pas d'autres; partout les bains de fleurs sont restés comme un des moyens les meilleurs et les plus agréables de conserver la beauté en débarrassant la peau des matières grossières et morbides et parfois mal odorantes que les fonctions exhalantes de l'appareil dermique y accumulent et en imprègnent les pores de principes toniques, vivifiants, aromatiques, qui raniment sa fraîcheur et lui donnent une sensibilité nouvelle.

Chaque peuple appropria la cosmétique aux nécessités de son climat, aux exigences de son tempérament et aux fantaisies de son caractère. L'Asie surtout, cette terre des parfums et des voluptés ardentes ou rêveuses, demanda à la cosmétique tous ses secrets, aux effluves aromales tous leurs enivremments.

Que vous êtes beau, ô mon père! s'écriait Cyrus dans sa naïve admiration en voyant son grand-père, le roi des Mèdes, dont le fard et les parfums déguisaient la vieillesse.

Alexandre trouvait la cassette de Darius pleine des

parfums les plus précieux et les remplaçait par les œuvres d'Homère.

Pour voiler à la femme l'esclavage du harem, l'Asiatique lui fit une atmosphère de pénétrantes odeurs qui, plongeant ses sens dans de rêveuses jouissances, endorment son âme dans les énervantes voluptés du kief.

« Entourez-moi de fleurs, dit la Sunamite du « Cantique des cantiques à ses compagnes, parce que « je languis d'amour. » Et lorsqu'elle court devant son bien-aimé, son corps est couvert de fard, ses doigts pleins de la myrrhe la plus précieuse.

Parmi les marchandises les plus précieuses qu'Hiram rapportait tous les trois ans à Salomon, se trouvaient les parfums de Tharsis dont le roi parfumait sa couche; mais on ne vit jamais autant de parfums à Jérusalem que du temps de la reine de Saba.

La cassolette qui brûlait dans les palais de Babylone, de Suze ou de Venise, fume encore dans les sérails de Téhéran et des bords du Bosphore; la vie de la sultane et de l'odalisque s'écoule sur les coussins imprégnés d'ambre, le bouquin du narguilé aux lèvres, entre l'heure du bain et l'arrivée du maître. Pour les soins mystérieux de leur toilette, les musulmanes suivent encore les prescriptions et les formules religieuses dont les commentateurs du Koran leur donnent le secret. Les derviches ont toujours le monopole des pâtes épilatoires et des cosmétiques

qu'on applique après le bain qui, chaque vendredi, purifie le vrai croyant; mais pour les autres parfums et les autres cosmétiques l'Orient a perdu son monopole; les orangers de Grasse, les roses de Provins, les violettes de Nice, les iris de Florence, les lis de Limagne remplacent les fleurs de l'Orient, et si l'Arabie nous fournit encore sa myrrhe et ses résines, les Indes le santal et le benjoin, le Tonkin son muse, ces parfums nous arrivent à l'état de matières premières, Paris les transforme, leur donne l'élégant cachet de sa mode et les répand dans le monde entier. Une sultane, voulant faire un précieux cadeau à madame N..., femme de notre ambassadeur, lui offrit des savons et des sachets de la maison Violet; et ceci s'explique: notre industrie a progressé avec la science, le parfumeur ottoman emploie encore les procédés qui, depuis Abraham l'Arabe, se transmettent sous la tente; ceux de l'ancienne Égypte, des savants de Chaldée, sont perdus ou oubliés.

Les Chinois font contribuer la cosmétique à leur sensualisme raffiné; les parfums occupent une grande place dans leur culte, dans leurs usages domestiques, dans leurs plaisirs. Les bois et les résines odorantes brûlent sans cesse devant leurs autels domestiques et s'allument devant l'étranger dont la visite honore la maison; ils se mêlent à tous les mets un peu relevés qu'on pose sur leurs tables et forment une part considérable du commerce du céleste empire. Les vertus

aphrodisiaques qu'on leur attribue ne contribuent pas peu à cette vogue. Telle est du reste l'habileté avec laquelle ils savent les préparer, que certaines boules odorantes, pétries d'ambre, de musc, de fleurs de chanvre mêlées à l'opium, et à d'autres substances plus énergiques quelque temps échauffées et tournées dans la main, suffisent pour jeter dans de voluptueux spasmes les beautés aux petits pieds qui peuplent les bateaux de fleurs. Cet effet, connu des matrones romaines, n'a rien d'étonnant pour la science qui constate tous les jours les merveilleux phénomènes produits par les anesthésiques.

Déjà, du temps d'Auguste, la Gaule fournissait à Rome presque toutes les préparations qu'elle employait à l'entretien et à l'embellissement de la chevelure. L'artiste gascon avait dès lors le privilège de coiffer et de raser l'univers, il tenait boutique ouverte au pied du Capitole et se partageait avec le baigneur la vente des parfums.

En Grèce, les boutiques de parfumeurs, ouvertes à tout venant, servaient de salons aux nouvellistes et aux chroniqueurs de l'époque; on disait à Athènes : Allons au parfum, comme nous disons : Allons au café, et là on discutait les intérêts de l'État, on commentait le livre nouveau, on riait des traits dont la dernière comédie d'Aristophane avait flagellé le ridicule, on décrétait la mode et on racontait l'anecdote scandaleuse.

Lorsque l'invasion barbare eut détruit la civilisation romaine et que la Gaule fut passée sous la domination des Francs, les rois chevelus n'anéantirent pas tellement les coutumes gallo-romaines qu'il n'en restât pas des traces profondes. Les Thermes de Julien, dont les ruines étonnent encore au milieu de Paris moderne, furent sans doute délaissés, mais les étuvisistes ouvrirent leurs établissements, et pendant tout le moyen âge le baigneur et le barbier rappelèrent des habitudes de propreté hygiénique.

La beauté ne perdit d'ailleurs jamais son empire sur cette vieille terre des Gaules où la femme fut toujours libre, et où la galanterie française devait naître de la chevaleresque courtoisie du moyen âge. Grégoire de Tours et le petit nombre de chroniqueurs qui restent de cette époque nous parlent de l'art avec lequel Clotilde, Brunehaut, Galsuinde, relevaient l'éclat de leurs attraits. Les conteurs du cycle carlovingien nous vantent les beautés de Berthe, les perfections d'Angélique, et sont remplis des recettés données par la fée Mélusine, l'enchanteur Merlin et ses continuateurs. La magie veut alors avoir retrouvé la science de la déesse Circé, les philtres jouent le plus grand rôle; ils ne sont plus demandés par la jeune Grecque timide et tremblante, qui veut enchaîner son amant, à la vieille prêtresse d'Hécate; l'alchimie les recherche déjà et les compose dans ses profonds laboratoires, étonnée de rencontrer au fond de ses

creasets, non pas la pierre philosophale et l'essence vitale qu'elle cherche, mais la théorie des corps simples et les premières bases sur lesquelles la raison établira la science chimique. Donner à l'homme une éternelle jeunesse fut un des grands problèmes alchimistes, et la cosmétique gagna quelques recettes à cette ardente recherche.

Des parfums figurent parmi les présents qu'Harrun-al-Raschid envoie à Charlemagne, et, en conquérant l'Espagne, les Arabes y apportent, avec le goût passager pour les arts, l'usage des parfums et des cosmétiques, et celui des sétaves, mouchoirs précieux que les Maures tenaient des Romains, et qui furent longtemps fabriqués à Setabis en Ibérie, et qu'on imprégnait des odeurs les plus précieuses de l'Arabie et de l'Inde.

Puis l'Occident entier se précipite vers la Palestine, y cherchant moins le triomphe de la foi que les émotions de l'inconnu; les templiers s'y vouent à la recherche de graal, la coupe mystique, et, au retour, chevaliers, trouvères et pèlerins paient l'hospitalité des tendres châtelaines par quelques-uns des parfums et des recettes dont l'Orient leur a livré le secret. Les cours d'amour se forment alors, l'on y discute galanterie et beauté, et Albert le Grand écrit son livre des secrets employés par les femmes, qui, traduit en français deux siècles après, et imprimé en 1440, a eu depuis une foule d'éditions.

La découverte de l'Amérique enrichit la cosmétique d'éléments nouveaux. Le Mexique la dota de la vanille, du beurre de cacao et de quelques recettes qui seules marqueraient cette époque comme une des plus importantes de son histoire. Les baumes de Liquidambar, du Pérou, de Tolu, sont aussi précieux pour elle que pour la pharmacie. Le quinquina, le gaïac, lui livrent leurs principes toniques, et l'ambre, presque disparu de l'ancien monde, se retrouve sur ses côtes.

La Renaissance fut pour la cosmétique une glorieuse époque : grâce à ses secrets, Diane de Poitiers (tous les historiens l'attestent) conservait tous ses charmes et était la rivale préférée des plus jeunes et des plus belles, à un âge où tant d'autres ont depuis longues années renoncé à plaire. Paracelse lui avait, dit-on, donné son secret sur la recherche duquel on a écrit depuis des volumes; le dernier conclut que c'était un bain d'eau de pluie pris froid tous les matins. Le bibliophile Jacob nous a trop habitués aux charmants paradoxes dont il sème sa spirituelle érudition, pour que nous contestions l'authenticité de la découverte, mais nous n'osons garantir la recette. A côté de la châtelaine d'Anet, brillaient la Marguerite des Marguerites et les belles héroïnes célébrées par Brantôme, qui demandaient aux parfumeurs amenés d'Italie par François 1^{er}, ou venus à la suite de Catherine de Médicis, les se-

crets et les raffineries de la cosmétique italienne, qui avait fait alors tant de progrès comme le témoignent les ouvrages de Saiginy, de Guif Dettuzy, d'Isabella Cortese, de Marinello, etc., etc., publiés à cette époque et traitant tous de cet art d'une manière remarquable. L'usage des cosmétiques alla même jusqu'à l'abus sous les derniers Valois; les pâtes, les pommades, le masque de Poppée, retrouvé pour Henri III et ses mignons, convenaient peu à la dignité du souverain, et contribuèrent à l'espèce de réaction qui se fit, pendant le règne suivant, contre les parfums et les cosmétiques. Le Vert Galant aurait bien pu cependant leur emprunter quelques qualités que n'avait pas su lui donner la vie des camps. Mais les gants de la reine de Navarre et ceux de la belle Gabrielle n'étaient pas faits pour lui donner confiance dans les recettes du Florentin. Le nom de René sonne comme un glas funèbre dans l'histoire de la cosmétique; le parfumeur de Catherine avait puisé sa science à l'école des Borgia, comme la reine sa politique; il rappelle Locuste et semble transmettre les secrets romains aux vendeurs de poudres qui épouvanteront la cour de Louis XIV. Ces temps sont loins, Dieu merci! la science et les mœurs actuelles empêcheront toujours leur retour.

A l'élégante cour de Louis XIII, les parfums reprirent sur la toilette des seigneurs la place qu'ils méritaient, et les cosmétiques rehaussèrent la beauté des

dames. La pâte d'amande et les crèmes au cacao et à la vanille, importées d'Espagne, rendaient chaque soir aux mains et aux élégantes épaules d'Anne d'Autriche la blancheur et l'éclat perdus par la fatigue du jour. Ce fut la belle époque de l'hôtel de Rambouillet et de la carte de Tendre ; le langage précieux créa pour les parfums de nouvelles dénominations puisées à la fontaine de Jouvence, et cette habitude de dénominations prétentieuses a peut être eu un peu trop le tort de s'être perpétuée et développée jusqu'à nos jours.

Louis XIV détestait les parfums, et son aversion fut imposée à sa cour comme une loi de sévère étiquette. Quelques besoins qu'en eussent les dames dans les nombreuses et longues réunions de Versailles ou de Marly, elles supportaient les plus incommodes malaises plutôt que de s'exposer à perdre la royale faveur. Les bains eux-mêmes n'étant pour le grand roi qu'une espèce de prescription médicale, les courtisans imitèrent le maître, et jamais on ne vit moins d'établissements de bains à Paris que sous Louis XIV. Quelques observations physiologiques qu'on pourrait trouver ici irrévérencieuses ou mal placées expliquent cette aversion d'un monarque qui jouissait du plus robuste appétit de son royaume, et auquel on présentait tous les matins sur un plat d'or trois mouchoirs qui ne suffisaient toujours pas aux besoins de sa journée.

Avec la régence les parfums entrèrent bien en cour ;

la poudre de la Maréchale fut inventée ou plutôt renouvelée, comme l'usage des perruques, des habitudes romaines; la parfumerie s'inspira des travaux de Jean Liebaud et des découvertes de la médecine et de la chimie. Peut-être jusqu'à la Révolution usa-t-on trop des poudres, des fards et des pommades, mais les historiens de l'époque nous disent combien les femmes y furent belles et combien se conserva leur beauté. Ninon de Lenclos inspirait à soixante ans un amour dont la violence finissait par le suicide, et l'on veut que la marquise Du Barry eût obtenu de Cagliostro la merveilleuse recette qui la conserva jeune et belle jusqu'aux limites de la vieillesse. Le maréchal de Richelieu soutenait encore sa vigueur dans les derniers temps de sa vie en vivant dans une atmosphère odorante que des soufflets versaient à grands flots dans ses appartements. Sans avoir une confiance absolue dans ces sortes d'affirmations, nous saurions d'autant moins les repousser que notre maison possède un des cosmétiques qui conserva le mieux la beauté de madame de Pompadour, et que tous les jours nous sommes à même de constater son efficacité et ses bons résultats. Sa composition a été transmise à la maison Violet par les héritiers de *Manon* Foissy, femme de chambre de l'illustre marquise, et nous en sommes seuls propriétaires.

Le goût délicat de Marie-Antoinette influa d'une manière heureuse sur le choix des parfums; les ga-

lantes bergères de Trianon préférant les senteurs de la violette, de la rose ou du jasmin, aux odeurs plus fortes de l'ambre et du musc, nul courtisan n'eût osé se présenter couvert de parfums violents au jeu de la reine.

Avant 1789, la parfumerie était soumise comme les autres industries au régime des corporations, et ses titres remontaient fort loin. Des statuts octroyés par Philippe-Auguste en 1190, confirmés par le roi Jean le 20 décembre 1337, et par lettres royales données par Henri III le 27 juillet 1582, la régirent jusqu'en 1636. Le génie de Colbert avait alors donné une impulsion plus grande à l'industrie française, chaque corporation obtenait des libertés et des privilèges plus étendus; celle des parfumeurs ou des parfumeurs-gantiers, comme on les désignait alors, ne fut pas négligée; elle obtint des patentes datées du mois de mars et enregistrées au parlement le 13 mai suivant, qui prouvent l'importance qu'elle avait acquise. Leur confrérie avait été établie en la chapelle Sainte-Anne de l'église des saints Innocents, par patentes données à Paris, le 20 juillet 1426, par Henri, roi d'Angleterre, qui se qualifiait roi de France pendant les troubles qui marquèrent le règne de Charles VII. Leurs armes, enregistrées en l'Armorial général de France, sont : d'argent à trois gants de gueules, au chef d'azur chargé d'une cassolette antique d'or.

La Révolution soumit la cosmétique aux exagéra-